

**BENOÎT VITKINE**

# **DONBASS**

**EQUINOX**  
LES ARÈNES

«Vous avez déjà rencontré des mineurs ?  
– Non.  
– Je vous conseille de dire la vérité. Ces  
hommes travaillent dans le noir, ils  
voient tout. »

*Chernobyl*, HBO

La première fois que les camions sans phares s'étaient garés dans la cour de l'immeuble, quelques semaines plus tôt, Sacha Zourabov avait été effrayé. Le garçon avait instinctivement senti que les hommes affairés autour des véhicules, dans le terrain vague, n'auraient pas voulu le voir à sa fenêtre, occupé à les observer. Des hommes comme ceux-là, capables de travailler dans l'obscurité la plus complète, pouvaient sans doute le voir dans la nuit. Malgré sa petite taille. Malgré les efforts qu'il faisait pour respirer le plus discrètement possible. Il s'était blotti sous les couvertures, restant éveillé jusqu'à ce que le bruit des moteurs cesse. Longtemps après leur départ, il n'avait pu s'endormir, tenaillé par la curiosité.

Alors quand ils étaient revenus, ce soir-là, le garçonnet avait enfilé ses chaussons et s'était approché sans bruit de la fenêtre, calant son ventre contre le radiateur froid, ne laissant apparaître que ses yeux et le sommet de son crâne. Les camions sans phares étaient plus nombreux, cette fois. Sacha en compta au moins six. À la lueur de la lune, il voyait distinctement leurs silhouettes massives. De gros engins de production soviétique, sûrement des Kamaz. Sacha les adorait : ils ne tombaient jamais en panne et pouvaient passer partout, dans la neige, la boue, et même

traverser des rivières. Les hommes aussi étaient plus nombreux et ils semblaient à Sacha à peine moins massifs que les camions. Leurs carrures renforçaient l'enfant dans sa certitude que ces hommes-là étaient « sérieux », comme disait son oncle. Ils n'avaient pas la stature voûtée des petits vieillards que l'on voyait d'habitude dans le quartier.

Les ombres se passaient de main en main de gros sacs qu'elles entassaient dans des wagonnets semblables à ceux qu'on utilisait à la mine. Cela aussi, son oncle le lui avait raconté. Il était un homme « sérieux », lui aussi, un mineur aux épaules larges qui aurait pu se mesurer sans rougir aux hommes de la cour. Le garçon s'enhardit et entrouvrit la fenêtre. Une bourrasque lui claqua au visage. Il entendait distinctement les jurons étouffés par lesquels les hommes accompagnaient leurs efforts. Sacha les écoutait avec une joie mauvaise. « Putain. » Que des mots interdits à la maison. « Chatte. » Il n'en avait jamais entendu autant. « Salope »...

Sacha écoutait et observait, hypnotisé. Pourquoi n'attendaient-ils pas le matin pour finir leur labeur ? C'était pourtant plus simple à la lumière du jour, et il faisait un peu moins froid. Un rayon de lune éclaira le visage d'un des hommes, presque entièrement noir. Sacha eut un frisson d'excitation : des commandos ! Il le savait, les forces spéciales avaient pour habitude de se masquer le visage pour mener leurs opérations secrètes. Peut-être même le régiment Alfa, les durs des durs du SBU, les services de sécurité. Puis il comprit : l'homme avait simplement le visage recouvert de poussière de charbon. C'est donc que les gros sacs qu'ils chargeaient dans les wagonnets étaient eux aussi remplis de charbon ! À la pensée du minerai, Sacha ressentit à

nouveau la brûlure du radiateur gelé contre son ventre. Le froid était partout dans la pièce. Comme il aurait aimé avoir un seul de ces gros sacs.

Quand ils eurent fini de charger les wagonnets, les hommes reprirent leur ballet, cette fois en sens inverse. Ils se passaient de grosses caisses empilées dans le terrain vague et les entassaient à l'arrière des véhicules. Plusieurs d'entre eux partirent en poussant sur les rails les wagonnets remplis de sacs de charbon. Les voies conduisaient droit à l'Usine ! En se penchant sur la gauche, Sacha aperçut les lueurs rouges qui s'échappaient de l'immense cokerie. En pleine nuit, elles étaient belles comme un feu de joie. Sacha rêvait de s'y introduire, un jour, de voir les fours gigantesques où l'on brûlait les cailloux noirs pour fabriquer le coke, une sorte de super-charbon amélioré, lui avait expliqué son oncle, qu'on utilisait comme combustible dans les usines sidérurgiques de la région. Il était encore trop petit pour cela, se dit-il. Trop peureux, rectifia-t-il aussitôt, réprimant honteusement cette dernière pensée.

Un bruit sourd interrompit son observation. La respiration du garçon se bloqua, le grondement de l'explosion lui avait comprimé la cage thoracique. Il resta quelques instants la bouche ouverte, respirant difficilement. Il dut faire un effort pour ne pas se jeter sous son petit bureau, subitement envahi par la peur. Peut-être fallait-il réveiller grand-mère et descendre dans la cave ? Sa maman lui avait fait promettre de s'occuper de la vieille *babouchka* et de la mettre à l'abri quand les bombes tombaient à proximité de leur immeuble. Mais la curiosité était trop forte. Il plia légèrement les genoux, s'écrasant encore plus contre

le radiateur glacé. Il avait eu raison : les autres non plus ne s'étaient pas arrêtés. Ils s'étaient figés quelques instants et avaient repris leur travail. Plus rapidement, avec des gestes saccadés, nerveux, comme s'ils guettaient. La première explosion fut suivie par trois autres, tout aussi fortes. Canon, se dit Sacha, fier de son savoir. Les mortiers n'étaient pas capables de tirer aussi loin dans Avdiïvka, et ils ne faisaient pas un bruit aussi impressionnant. Tout en gardant un œil sur les hommes affairés, le garçonnet essayait de distinguer où tombaient les obus. Il parvenait à présent à respirer normalement, mais sa mâchoire demeurait crispée, ses dents serrées. Un éclair jaillit à quelques pâtés de maisons, probablement vers la rue Donetskaïa, pensa l'enfant. En se tordant à travers la fenêtre, il devina la lueur d'un incendie et crut même entendre des cris dans la nuit. Il eut à nouveau peur. On pouvait mourir, dans un incendie. Il n'avait pas envie de mourir.

– D'où vient tout ce bruit, Sacha ?

Sa grand-mère s'était approchée sans qu'il s'en rende compte, une bougie à la main. Machinalement, elle appuya sur l'interrupteur, mais la pièce resta dans l'obscurité.

– Ce n'est rien, *baboulia*, c'est la guerre qui recommence.

– Ah, très bien, fit-elle d'un ton étrangement satisfait. Je vais faire du thé.

La vieille femme allait s'esquiver, mais son visage ridé réapparut dans l'encadrement de la porte. Il avait un air soucieux que Sacha ne lui connaissait pas.

– Dis-moi, mon garçon, de quelle guerre s'agit-il ? demanda-t-elle en fixant intensément l'enfant.

Sacha resta interdit un instant. Il y avait donc plusieurs types de guerres ? Personne ne le lui avait jamais dit. Quand

les adultes discutaient de la guerre, ils disaient *la guerre*. Même sa mère, qui, il en était sûr, avait vécu beaucoup plus longtemps que lui, ne lui avait jamais parlé d'aucune autre guerre. L'enfant se sentit honteux de ne pas savoir quoi répondre à sa mamie.

– Recouche-toi, grand-mère. Ce sont seulement les canons.

Au loin, le ciel s'embrasait, illuminé par les lueurs de l'incendie, traversé de part en part par les traînées dorées des obus. Sacha en avait oublié de surveiller la cour, où les hommes avaient à présent fini leur travail. Les camions s'éloignaient les uns après les autres, tous feux éteints, les derniers wagonnets partaient vers l'Usine. Les lueurs rougeoiantes de cette dernière étaient toujours là, chaudes et rassurantes. Cinq minutes plus tard, la cour était déserte. La canonnade aussi s'était éloignée : le son arrivait maintenant plus étouffé, d'un peu plus loin au nord. Sans doute vers Krasnohorivka. Sacha continuait de fixer la cour, espérant quelque événement nouveau, mais le silence s'était installé. Il allait déclarer forfait quand il aperçut l'un des gros sacs de jute abandonné dans un recoin, au pied d'un monticule. Le tissu beige ressortait distinctement sur la neige. Il avait dû basculer d'un wagon au moment où les hommes chargeaient. Son cœur s'emballa. Comme il aimerait avoir un tel sac ! Le rapporter à sa grand-mère et quand celle-ci, pleine de reconnaissance, lui demanderait comment il avait obtenu une telle merveille, simplement hausser les épaules et lancer un sourire vague, modeste. Voilà comment un homme agirait ! Mais Sacha ne bougeait pas. Il aurait d'abord fallu aller dans la chambre de sa grand-mère récupérer son manteau : sortir découvert aurait

été imprudent. Et aurait-il la force de soulever le sac ? Sacha hésitait. Il savait déjà, confusément, que ce soir-là il n'irait nulle part. Demain, il serait au rendez-vous. Il se lèverait tôt et irait avant même le lever du jour. Demain, le sac de charbon serait à lui.

Satisfaite d'elle-même malgré ses pieds qui commençaient à s'engourdir dans la mince couche de neige fraîche, Antonina Gribounova plissa les yeux et aspira une grande bouffée d'air frais. À l'aube, la neige était tombée pendant plusieurs heures, mais au moment de sortir de chez elle la vieille avait préféré rester en pantoufles. Chausser ses bottes signifiait partir pour une lointaine expédition, et elle n'en avait nullement l'intention. Et puis on était déjà mi-mars, se dit-elle, l'air n'allait pas tarder à se réchauffer. Elle jeta un œil vers la trappe et, en se penchant, lança d'une petite voix qu'elle espérait joyeuse :

– Henrik, tu t'en sors, ma colombe ?

N'obtenant pas de réponse, elle sourit une nouvelle fois. Si l'homme se taisait, c'est qu'il mettait du cœur à l'ouvrage et allait réussir. Elle rentra à petits pas dans la cuisine, prit sur le rebord de la fenêtre une bouteille ambrée de vodka au piment, servit un verre, y trempa son petit doigt, le suçota un instant, puis reposa le verre sur la table en prévision du moment où Henrik sortirait de la cave.

Toute sa vie, Antonina Vladimirovna Gribounova avait utilisé la même recette : si vous voulez la compagnie et l'amitié des hommes, demandez-leur sans cesse des services, manuels de préférence. C'est ainsi qu'elle avait pu

retenir tant d'années son mari, et dans un état pas trop lamentable. Tous les dimanches, et parfois certains soirs de la semaine, elle lui trouvait une tâche – un chauffe-eau à réparer, une clôture à solidifier, sans compter les heures innombrables passées dans le potager. Comme elles lui paraissaient heureuses, désormais, ces heures occupées à retourner la terre et arroser les courgettes avec Anton ! Cela n'empêchait pas le brave homme de passer une quantité considérable de son temps dans les cantines du centre-ville, mais au moins il le faisait le cœur léger, fier du devoir accompli et rassuré quant à sa dignité de chef de famille. Il était déjà arrivé à Anton, une fois quelques verres avalés, de s'imaginer en héros d'affiches du Parti proclamant : « Le bricolage est le pilier de la famille soviétique. » On les aurait distribuées dans tout le pays dans le but d'édifier les masses et les jeunes pères de famille inexpérimentés.

Anton était mort à 52 ans, un an après l'éclatement de l'Union soviétique, les poumons noirs et la gorge sèche. Tué, comme tous les gars de la ville, par ses années de travail à la cokerie. Au moins n'avait-il pas eu le malheur de voir celle-ci dépérir et la moitié de ses anciens collègues licenciés. Antonina lui survivait depuis vingt-cinq ans. Dans les premières années, elle s'était montrée timide, n'osant pas solliciter ses voisins, trop forte encore pour pouvoir raisonnablement quémander de l'aide. À mesure que ses forces la quittaient, elle s'était laissée aller : elle avait commencé par demander aux enfants du village de lui rapporter du pain ; puis, s'enhardissant, elle avait formé autour d'elle un cercle de bonnes âmes toujours prêtes à réparer un réfrigérateur hors d'âge ou à changer une ampoule. Henrik était son préféré. Elle s'épanouissait

à mesure que son cercle de bienfaiteurs s'élargissait, devant l'une de ces grands-mères souriantes et joyeuses qui donnaient l'impression de vouloir toujours serrer le premier venu contre leur opulente poitrine. La guerre n'avait rien changé à cela. Des voisins étaient partis, mais ceux qui restaient se serraient les coudes. Antonina s'efforçait de se montrer attentive envers ses voisines tout aussi démunies qu'elle mais moins audacieuses. À tous, elle distribuait ses « ma colombe » affectueux.

Henrik émergea enfin de la trappe. Il tenait par le cou un chaton malingre et tremblotant.

– Antonina Vladimirovna, il va falloir tout votre amour pour le ramener à la vie, trancha-t-il sentencieusement.

Trois jours plus tôt, lors du dernier bombardement sérieux, Antonina avait emmené Vassili et le chaton à la cave, simple trappe située dans le fond du jardin. Les murs avaient tremblé plus que de coutume, ce soir-là. Les bombes s'étaient abattues sur le quartier pendant près d'une heure, avant de s'en aller vers l'est. Rue Donetskaïa, disait-on, deux appartements avaient flambé jusqu'au petit matin.

Au plus fort du bombardement, le chaton terrifié lui avait échappé pour se réfugier sous un lourd établi. Antonina n'était pas du genre à s'inquiéter, se disant que l'animal sortirait de sa cachette quand il aurait faim. Mais il n'en était rien. Depuis trois jours, le félin n'avait pas quitté son refuge, visiblement décidé à se laisser mourir plutôt que d'affronter les grondements du monde extérieur. Même les appels maladroits de Vassili, que le chat adorait, n'avaient pas suffi. Antonina s'était résolue à demander l'aide d'Henrik.

– Henrik, va, va à la cuisine. Je t’ai préparé un petit verre et quelques tranches de saucisson, dit-elle en attrapant le chaton et en le fourrant dans la poche de la grosse veste qu’elle avait passée sur sa robe de chambre.

Celle-ci, en éponge rose, se mariait à la perfection avec la rangée de dents en or qui peuplaient sa bouche. L’ensemble donnait à la vieille dame un aspect comique et rassurant. Au loin, le bruit lancinant de la canonnade reprit, et le chaton se blottit encore plus contre le ventre chaud d’Antonina. Il n’était que 9 heures, les armes parlaient plus tôt que d’habitude, ce matin-là. Comme si son horloge biologique se voyait troublée, Henrik se sentit en retard.

– Antonina Vladimirovna, je ne bois pas avant d’aller au travail, marmonna-t-il en grimpant dans son 4 × 4.

En se retournant pour adresser un sourire d’excuse à la vieille, il aperçut le petit Vassili sortir du coin où il s’était caché, attendant visiblement son départ pour se précipiter vers la vieille et le chaton. Le gamin avait 4 ou 5 ans, il était maladivement timide et faisait un peu pitié à Henrik. Antonina Gribounova l’avait récupéré deux ans plus tôt. Ses parents, des cousins éloignés, avait-elle expliqué, étaient morts dans un accident de voiture, et le petit n’avait plus personne. Il passait ses journées blotti dans les jupes de la vieille et posait sans cesse sur elle son regard étonné.